

LA LANGUE

OU LES LANGUES IBÉRIENNES

COUP D'ŒIL PRÉLIMINAIRE

La théorie ibéro-basque de Guillaume de Humboldt n'était que la régularisation scientifique d'une hypothèse déjà ancienne: les écrivains des derniers siècles, littérateurs, historiens, géographes, avaient fait un raisonnement logique, mais enfantin: puisque, disaient-ils, il y a eu en Espagne des habitants antérieurs aux Romains, aux Carthaginois et aux Celtes, et puisqu'on parle encore, en un coin de la Péninsule, un idiome qui n'est ni celte, ni punique, ni latin, le basque est évidemment la vieille langue originale. Et c'est ainsi qu'on a été amené à expliquer, ou plutôt, à chercher à expliquer par le basque les légendes monétaires, les monuments épigraphiques que le latin ou le phénicien ne pouvait suffire à interpréter. Je n'insiste pas sur l'histoire des études ibériennes, sur les objections que souleva la théorie de Humboldt, notamment de la part de M. Van Eys et de la mienne. Tout dernièrement, un jeune savant, M. E. Philipon, a cherché à ruiner définitivement cette théorie, en montrant que la langue ibère avait un caractère indo-européen très prononcé: les démonstrations de M. E. Philipon ne me paraissent pas décisives; il a d'ailleurs aussi, à mes yeux, le tort de s'attacher trop étroitement aux théories de l'école des néo-grammairiens allemands, M. Brugmann et autres.

Grâce à la belle publication de M. Ém. Hübner, l'étude des monuments, qui sont parvenus jusqu'à nous, de la langue ibère est, à la

portée de tous. Ces précieuses reliques consistent en quelques mots rapportés par les vieux auteurs; en noms propres, géographiques pour la plupart, en médailles, en inscriptions. Les légendes monétaires et les inscriptions sont écrites, le plus souvent, au moyen d'un alphabet dérivé du phénicien; quelques-unes sont en lettres latines cependant.

Sans affirmer qu'elles soient toutes d'une exactitude absolue, on peut adopter, pour les caractères ibères, les lectures de M. Hübner; elles sont certainement plus exactes en tout cas que les divers systèmes qui ont été proposés avant lui.

AU premier coup d'œil, rien dans ces mots, dans ces transcriptions, ne paraît basque. Des fantaisistes ont bien vu *idibidea* «chemin de bœuf», et *orospidea* «chemin de veau» dans les noms donnés par Pline à deux chaînes de montagnes, *idubeda* et *orospeda*; mais... On peut, avec plus de vraisemblance, assimiler *l'oeaso* de Strabon à *l'Oyarzun* des environs de Saint-Sébastien: *oyarzun*, ou mieux *oiharzun*, veut dire «écho»; c'est un composé polysynthétique de *oihu* «cri», *harri* «pierre, roc, mont», *zu* «dérivée locative» et *n* suffixe participial.

Si nous nous occupons tout d'abord des textes en caractères latins et des mots, fort peu nombreux, recueillis par les écrivains de l'antiquité classique, la première question qui se pose est l'exactitude des transcriptions. Nous avons un moyen de contrôle dans les légendes monétaires: quelques-unes offrent le même nom topographique en ibère et en latin; d'autres, en ibère seul, sont avec certitude appliquées à des localités dont les noms sont déjà connus. J'ai fait, en conséquence, le tableau suivant où l'italique donne la forme ibère, suivant la lecture de M. Hübner: *arcailiqš* argaeli, *aušescn* ausa, *calaqriqš* calagurris, *cšthle* castulo, *cesse* cissa, *dmaniu* damania, *diniu* dianium, *duriasu* turiaso, *htkšcen* otogesa, *iešh* iesso, *ilurir* iliberris, *iltrcescen* ilergetes, *iltrd* ilerda, *ilthraca* iliturgi, *laiešcen* laetari, *nertšp* nertobriga, *plplis* bilbilis, *qnthrpa* contrebria, *saitp* saetabis, *šeqprices* segobriga, *šeqšanhš* segisama, *untcescn* indicetes, *urkekn* urci, *usecrth* osicerda. Il résulte de ce tableau d'abord que le latin représente parfois une forme différente de l'ibère (*aušescn*, ausa; *htkšcen*, otogesa; *ilurir*, iliberris¹; *nertšp*, nertobriga)

1 C'est ce mot *iliberris* qui a été le grand cheval de bataille des ibéro-basquistes; ils y voyaient les *iliberris*, *ulibarris*, *ullibarris*, *iriberri*, *hiriberri* «ville neuve», des divers dialectes basques. Mais la forme primitive de *hiri* paraît avoir été **kiri*... D'ailleurs, on voit que *iliberris* correspond ici à *ilurir*; an peut, il est vrai, soutenir que *u* est pour *b*, puisque les Aquitains confondent *v* et *b* (*felices populi* disait Scaliger, *quibus vivere est bibere*) et que *l=r*; *alfana* vient d'*equus*... Mais le *r* final? Un grand nombre de mots ibères commencent par *il*: est-il possible que ce soit «ville»?

et, qu'en général, d'ailleurs, la correspondance est exacte. Il n'y avait donc pas d'insurmontables difficultés de prononciation; le *h*, rendu, tantôt par une voyelle, tantôt par un *g*, n'était évidemment qu'une aspiration ordinaire, ne ressemblant en rien à la *jota* ou aux gutturales arabes; la *jota* s'est, on le sait, développée assez tard et provient d'un *y* semi-voyelle, d'un *l* latin mouillé. Les explosives dures et douces sont mises souvent l'une pour l'autre, ce qui n'étonne pas chez des transcritteurs qui n'avaient pas l'oreille exercée et attentive des linguistes; dans l'ibère, *t*, *th*, — *c*, *k* et *kh*, *q* — *s*, *š*, *šh* — et même *n* et *m*, paraissent souvent employés l'un pour l'autre. Tandis que les voyelles initiales sont exactement conservées, les autres paraissent moins fidèlement rendues: peut-on en conclure que l'accent était sur la première syllabe? Entre deux consonnes, les voyelles sont souvent omises. Enfin, de certaines formes (*auše*, *ausa*; *cašthle*, *castulo*; *iešh*, *iesso*; *htkš* *otogesa*; *iltrd*, *ilderda*; *cesse*, *cissa*), nous pouvons déduire que les noms ibères se terminaient souvent par une voyelle sourde, atone, quelque chose comme notre *e* muet, que les latins représentèrent par *a*, *e*, *o*, ou qu'ils n'écrivirent pas; de là, les variantes dans les légendes, comme *arse*, *ars* et *arsa*. L'alphabet phénicien, d'ailleurs, n'était pas fait pour l'ibère et n'y était adapté que très approximativement.

Si maintenant nous examinons les médailles et les inscriptions en elles-mêmes. nous verrons qu'elles se classent en trois catégories, celles du S.-O. écrites en caractères latins, celles du S. en caractères ibères, mais de droite à gauche, et celles du N. et de l'E. écrites de gauche à droite. Il est facile de remarquer, dans le recueil de M. Hübner, que ces trois systèmes correspondent à des terminaisons, des formes, des mots d'allures différentes. Il y a donc là très probablement des langues différentes.

Je ne prétends m'occuper ici que de celles du N. et de l'E.

Les médailles de ces régions offrent *a priori* deux types caractérisés, le premier, celui de l'est, par la terminaison *cen* (13), *kn* (2), *qm* (5) et même *hn* (1); le second par *s* (13), *š* (20), *šh* (1), *sa* (1). Mais, dans les premières, la syllabe *cn* ou *kn* est parfois séparée et reportée sur l'autre face de la pièce (*sesars* | *kn*, *carsahs* | *kn*); elle manque parfois (*icloē* et *icloekn*, *nerhn* et *nerhncen*); elle est quelquefois remplacée par d'autres finales (*arse*, *arsesacen*, *arsecedr*, *arsgdr*, *arsagoegra*); d'autre part, dans beaucoup de cas, le *cn*, *cen*, etc., est précédé de *s* ou plutôt *š*, qui est évidemment un suffixe, car il manque lui-même assez souvent (*aušescn*, *htkšcen*, *iltrcescen*, *laiēšcen*, *untcesen*, *arsahshn*, *klaišqm*, *krncšqn*, *sethiscen* ou *sethiscn* d'une part; *aušescn* et *aušain*, *iltres* et *iltrescn*, *sethis* et *sethiscen*, *šethisa* et *šethisaqm*; *alir*, *alirin*, *alircn*, d'une autre; enfin, les variantes *iltrd*, *iltrdš*; *nertp*, *nertpš*; *hrhši*, *hrhšis*; *segprice*, *segprices*; —

hilaucu, hilauces, hilaukes, hilauciqš, hilanceiqs; — *are, arats, arei, aregrads, areigrads, areigratqš*). Aux revers, on lit — outre *kn*, — *hn, ca, šhš*. Que conclure de tout cela? vraisemblablement, que *cen* et ses variantes, n'est pas un suffixe, mais un mot séparé, correspondant au latin *mun, municipi* (*municipium*), qu'on lit sur les médailles en caractères latins. Quant au *s* ou *š*, c'est incontestablement un suffixe, et très probablement le suffixe du génitif, la préposition ou, si l'on veut, la postposition «de» possessif.

Ainsi, l'étude des médailles nous amène à croire que, dans l'idiome ibère nord-oriental, le suffixe génitif était *s* ou *š*; que la plupart des substantifs se terminaient par des voyelles, *a* ou *e*; qu'en général, la langue n'admettait pas les groupes de consonnes autres que ceux formés avec *r, n, l* ou *s*; que beaucoup de noms topographiques commençaient par *il*; enfin, que les syllabes *cen, in, šhš, ca*, se rattachaient à des mots ayant le sens de «ville, commune, municipe», ou peut-être «monnaie».

Passons maintenant à l'examen des inscriptions. Ecartons d'abord celles qui sont fausses ou suspectes! sur les soixante-seize autres, une vingtaine seulement sont utilisables, pour des raisons diverses qu'il serait trop long de développer ici. Ce sont des pierres en apparence votives; des *tituli*, funéraires probablement; des figurines, servant sans doute de *tessères*; une coupe en argent, sans pied, destinée, suivant M. Hübner, à recevoir de l'argent; une plaque de bronze, trouvée à Luzaga; et une lame de plomb provenant de Castellon de la Plana. J'ai dû laisser de côté, entres autres, le plat de terre de Ségovie, dont l'inscription, écrite de droite à gauche, est vraisemblablement dans une autre langue, ou tout au moins dans un autre système.

I. La lame de plomb de Castellon (n° XXII du recueil de Hübner) est évidemment le plus important, au point de vue qui nous occupe, des monuments de l'épigraphie ibérienne. Découverte en août 1851, sur une hauteur appelée *Puchol*, près de Castellon de la Plana, dans un tumulus ancien, par M. de Portefaix, consul de France, elle est aujourd'hui au Musée archéologique de Madrid; elle mesure O^m435 sur O^m040. Elle contient 24 mots, séparés les uns des autres par trois points en ligne verticale, disposés sur quatre lignes que M. Hübner transcrit ainsi (je dédouble les lignes pour plus de commodité):

(z)irtaims: airiemth: sinektn:
 urcecerere: aurunikiceai:
 asthkiceaie: ecarriu: aduniu: kduei:
 ithsm: eosu: shsinpuru:
 krkrhniu: qšhiu: îithgm:
 kricarsense: ulthcraicase:
 argtco: aicag: îlcepuraies:
 îithsîniecarse.

La première lettre est douteuse. Mais, quelle que soit la lecture, le groupement des caractères donne lieu à d'intéressantes observations. Il y a sans doute des fautes d'orthographe, des voyelles à suppléer, des lettres omises, etc. Cependant, le premier coup d'œil donne l'impression d'un idiome agglutinant, incorporant, avec ses accumulations de suffixes terminaux *-ceai*, *-ceaie*, *-aies*, *-craicase*, *-carse*, *-case*, *-carsense*. Un peu plus d'attention fait voir que *aurunikecai* et *asthkeciaie* sont formés des mêmes suffixes; si, comme on peut le supposer, *Asthki* est le nom topographique *Astigi*, *Auruni* doit être un nom de même espèce: *ic*, ou *kic*, est peut-être la dérivative «originale de»; *e* une forme pronominale ou verbale, prise quelquefois pour une forme nominale, «celui qui»; *ai*, une déterminative, un suffixe adjectif; le *e* final de *urcecerere* est, selon toute apparence, une finale verbale de troisième personne singulière: ce dernier mot rappelle le nom de ville *urkekn* (*urci*, prov. de Tarragone) dont la racine *urk*, *urc-*, pourrait avoir une signification de «domicile, habitation, séjour, repos». De plus, l'examen montre que certains mots sont probablement des composés, *shšinpuru*, *ilcepur-*; quelques autres pourraient se rattacher aux mêmes racines: *ithsm*, *ĩthgm*, *ĩthsm*; — *sinekten*, *shšinpuru*, *šniecarse*; — *shšinpuru*, *ilcepur-*; deux mots ont des répétitions singulières, *urcecerere*, *krkrhniu*; enfin un mot commence par *ul* et un autre par *il*: sont-ils apparentés? L'initiale *il* est, on l'a vu, très fréquente en ibère.

D'autre part, la forme et la disposition des mots conduisent presque nécessairement à partager ce texte en trois morceaux, le premier composé de six mots: (*z*)*itraits*, *airiemth*, *sinekten*, *urcecerere*, *aurunikecai*, *asthkeciaie*; le second, les neuf mots *ecariu*, *aduniu*, *kduei*, *ithsm*, *eosu*, *shšinpuru*, *krkrhniu*, *qšhiu*, *ĩthgm*; le troisième, les six derniers mots, *kricarsense*, *ultthraicase*, *argtco*, *aicag*, *ilcepuraies*, *ĩthšniecarse*. Il y a incontestablement là trois tournures, trois combinaisons différentes.

Le mot antépénultième *aicag* est rapproché par M. Hübner de *aiggte-gĩa*, qui est l'avant-dernier d'une inscription de la même région; et il ajoute qu'un dieu des Callaiques s'appelait *Aegiamunniaegus*. Il fait remarquer aussi que *Asthkeciaie* rappelle la ville d'Astigi et que *Aurunikecai* fait penser aux *Aurunques* d'Italie.

Le seul mot dont le sens soit à peu près certain, c'est *argtco* qu'on peut rapporter à *arethq*, *aredc*, *aredq*, *aredk*, *areqratoš*; ce dernier rappelle l'inscription des médailles trouvées à Castellon et où se lit *areigrads*, *areigratoš*, *areqrads*. Les premières formes sont en tête d'inscriptions et, dans un document bilingue, malheureusement incomplet, *arethg* correspond à *heic. est. sit...* Ce mot aurait donc une signification analogue à «ci-gît, ici repose»; mais je crois plutôt qu'il doit signifier

«monument, tombeau, demeure»: ce qui me conduit à le penser c'est que le même radical se retrouve dans des noms topographiques; or, un nom de ville peut très bien dériver de «habitation, demeure, séjour, etc.», mais non de «ci-gît». Ce mot *aredc* excitera d'ailleurs sans doute l'ardeur des Bascomanes; ils ne manqueront pas d'y lire *araduc*, c'est-à-dire *aran duc*, puisque la nasale terminale est souvent omise; *aran* serait synonyme de *an*, car le suffixe du génitif et celui du locatif sont semblables; *an* ou *han duc* veut dire: «là tu as, là est», *hic est situs...*; mais la forme primitive antique ne doit être ni *an*, ni *han*, ni *haran*; ce serait *kan*, ou *karan*; de plus il faudrait, non pas «là», mais «ici», *emen*, *hemen*, *kemen*. Le verbe convenable serait *datza*. «jacet». Il faudrait donc *kemen datzak*, ce qui ne va plus avec *aredc*. Je n'ai pas besoin de rappeler les discussions sur la primitivité de *h* ou de *k*; pour moi, le *k* est antérieur, comme le prouvent la loi naturelle du moindre effort, le maintien du *k* à la fin des formes verbales, le *k* de *kume* dans les composés prosthétiques de *hume* «petit», la mutation en dentale dans *baitaiz* «parce que tu es» pour *baihaiz*, *baikaiz*, etc.

Nous avons vu tout à l'heure que *kic*, *e*, *ai*, *es*, sont probablement des suffixes grammaticaux, des désinences formelles; nous en avons d'autres dans *iu* et *u*, dans *co* et *m*, *n*, *ei*. La terminaison *ic* se retrouve dans d'autres inscriptions: *ucasunic*, *oñaic*, *auedunic* (XXXII), *Incaniq* (XLI), *castlosaic* (XLV). Nous retrouverions aussi *ai*, *ei*, *ni*, etc.; nous y reviendrons.

Peut-on au surplus émettre une conjecture sur le sens général de ce document? Peut-être. M. Hübner dit: «Cum in sepulcro reperta sit, lammina, contineatque unum saltem vocabulum, *argtco*, quod ad sepulcrum spectat, inscriptionem conicio legem aliquam spulcralem continuisse, sive fortasse exsecrationem. Tales enim exsecrationes scimus Graecos Romanosque in plumbo scriptas sepulcris indidisse; nomina defunctorum vix aut raro plumbo inscribentur». Wünsch est du même avis, et je ne crois pas qu'on puisse avoir une autre opinion.

L'exécration est plus probable que la loi funéraire. Quelle formule a pu employer le propriétaire du tombeau, le parent, l'héritier de l'ibère défunt? Remarquons que ce document est unique; il y a eu donc, là, l'imitation d'une coutume étrangère, par un étranger, un colon romain, ou un indigène ayant vécu à l'étranger ou au courant des habitudes romaines. C'est donc probablement en Italie qu'il faut chercher le modèle, la formule type. Si nous consultons la thèse si remarquable de M. A. Audollent, *Defixionum tabellæ*, nous voyons que les tablettes des sépultures contiennent des *exécérations* contre les ennemis du décédé, contre ceux qui ont causé sa mort, contre ceux qui pourraient violer son tombeau; Quelquefois, les parties principales du corps de ces

«voués» sont énumérées, pour être affligées chacune d'un supplice spécial. Or, la partie moyenne de l'inscription de Castellon se compose de neuf mots qui par leur disposition peuvent former une énumération de ce genre, et, parmi ces mots, quatre sont terminés en *iu*, deux en *u*: ne peut-on supposer que ces *iu* sont des duels, ces *u* des pluriels et le reste des singuliers? Dans cette hypothèse, peut-être pourrait-on traduire: *ecariu* «les deux yeux», *aduniu* «les deux oreilles», *kduei* «le nez», *ithsm* «la bouche», *eosu* «les dents», *shšinpuru* «les organes intérieurs», *krkrhniu* «les deux bras», *qšhiu* «les deux jambes», *ĩithgm* «le ventre» ou «l'organe sexuel». Le *sin* de *šhsinpuru*, qui serait un radical «intérieur», se trouverait dans *sinektn* de la première partie et dans *ĩithsiniearse* de la dernière; le *šhs* initial rappelle le groupe qu'on trouve sur quelques médailles, et qui, ainsi que nous l'avons vu, peut correspondre à l'idée de «cité, municipe» et sans doute aussi «chose privée, intime, intérieure».

J'ai dit plus haut que *s* ou *š* devait être le suffixe génitif; je crois, en outre, et je reviendrai sur ce point tout à l'heure, que *n* pourrait être celui du locatif, de l'ablatif, et autres cas analogues.

Comment interpréter la première et la dernière des trois parties dont paraît se composer notre inscription? Elles contiennent évidemment des verbes, puisque la seconde partie n'est formée que de noms (au nominatif ou à l'accusatif, peu importe). Nous sommes amenés à voir des formes verbales dans les terminaisons *se*: peut-être des optatifs, et des formes participiales dans *-ceai*, *-ceaiē*, *-aies*. Et j'imagine que le document tout entier exprime quelque chose comme ceci: «Airiemta, fils (ou fille) de Zirtaima, demeure couché ici dedans, originaire d'Astigi, issu d'un natif d'Aurunigi: que les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, les dents, les organes intérieurs, les bras, les jambes, le ventre soient en proie aux maux, qu'ils le fassent souffrir; de celui qui aura violé ce tombeau! qu'il soit en exsécration!».

C'est en tremblant que je viens d'écrire les lignes qui précèdent. C'est peut-être vraisemblable, mais c'est peut-être aussi, c'est plutôt une fantaisie de mon imagination, un rêve de mon esprit surexcité, une brillante bulle de savon qui va disparaître sans laisser la moindre trace. N'y voyons qu'un exercice, qu'une distraction, qu'un jeu et... continuons.

II. La seconde inscription par ordre d'importance est à mon avis la plaque de bronze de Luzaga, mesurant 0 m. 15 sur 0 m. 16, trouvée en 1877 près de Huerta Hernando (Guadalajara, Sigüenza), avec quatre trous aux coins et trois au milieu, qui ont dû servir à la fixer sur un mur ou sur une pierre. Hübner lit (n° XXXV):

areqratoš. caruh. cecei
qrtca. lutacei. augš irasihca
erca. uela. tcerseks. šh
ueisui. mlaihonoē
ceciš. cariqoe. ceciš
šdn. qrtcan. elasuchn
caruh. thces. ša qrtca
thiuhreigš

Le premier mot est peut-être *areqratoš*, mais le *k* est plus probable.

M. Hübner dit de cette inscription: «Instrumentum in aere inscriptionum maioris sine dubio dignitatis fuisse putandum quam lammina Castellonensis plumbea; oppidorum nomina si plura recte agnoscuntur, de tabella foederis fortasse cogitandum. Sed modulus exiguus facit potius ut tabellam sive hospitii sive patronatus esse existimem. quales in eiusdem generis lamminis aereis in Hispania prodierunt complures (C. II, 1343, 2210, 2211, 2633, 2966, 3695, 5792). Cf. tesserae hospitales, n. XXXIX, XL.»

Si nous examinons ce texte en lui-même, en dehors de toute idée préconçue, de toute hypothèse, nous remarquerons: 1° que le premier et le dernier mot se terminent par le même suffixe, *š*, qui se retrouve dans deux autres mots; 2° qu'il y a deux mots en *s*, deux en *ei*, un en *ui*, trois en *ca*; 3° que *ca* varie en *can* (*qrtca*, *qrtcan*) et *ciš* en *cei* (*ceciš*, *cecei*); 4° que l'on a deux fois le groupe *-oe ceciš*; 5° que *qrtca* vient deux fois et *qrtcan* une; 6° qu'il y a trois fois le suffixe *n* dans trois mots consécutifs.

Pour interpréter ce texte, j'observe que le mot le plus important est peut-être *qrtca* qui revient trois fois et que nous retrouvons sur une figure en bronze, ayant la forme d'un sanglier (apper, dit M. Hübner) et qui était vraisemblablement une *tessera hospitalis*; on y lit en effet: *lipaca, qrtca. car*: M. Hübner y voit un insigne de l'alliance entre les Lipaciens et les Cariens: *Lipaca* serait *lipaqš*, dont on a des médailles dans la région de Pampelune. Mais, *car* peut être rapproché du *caruh* de notre inscription, et ce mot, ainsi que *qrtca*, indiquerait, à mon avis, plutôt un titre, une fonction, une qualité: sur la plaque de Luzaga, les trois *qrtca* sont suivis de mots où l'on peut voir des noms topographiques (*Lutacci* = *Luzaga*, *elasuchn* = *Elaicismum*, *thiuhreigš* = *Turriga*): *qrtca* pourrait être quelque chose comme «consul, quæstor, princeps, pagi magister»; prenons *quæstor* pour plus de commodité. On supposerait donc: le questeur de Luzaga, le questeur des Elaisiciens, le questeur de Turriga. Un autre mot *caruh*, qui revient deux fois, est aussi accompagné de noms de villes, *areqratokš* et *thces* (*Ttaqš*, dans la région de Numance, ou *Hztces*, dans la région de Turiaso); la première fois,

caruh est suivi de *cecei*. J'imagine que *cakuh* est peut-être un titre de fonction ou quelque chose comme «municipe, assemblée, sénat»; *cecei*, un qualificatif «grand, illustre, etc.» dont *ceciš*, plus loin, serait l'adverbe. Le *š* ou *s* final, fréquent dans les médailles, serait un suffixe génitif singulier, qui servirait aussi à dériver des adverbes. Le document commencerait donc par une indication de ce genre: «L'illustre Sénat d'Aregrad, le questeur de Luzaga» (*ei* étant un suffixe qualificatif) et finirait par «le questeur des Elaisiciens, le sénat de taogš, et (*ou* avec) le questeur de Turriga». Dans l'intervalle, il y a des génitifs en *š*, des nominatifs en *ca* et probablement deux formes verbales en *oe*: il s'agit vraisemblablement de conventions inter-municipales.

Sur les légendes monétaires, à *Aregratokš* correspond *are*, *arei*, *arats*, *aregrad*, *areqads* (avec *šhš* au revers), *areiqrads* et *areiqratsš*. Il y a là sans doute un composé de *are*, *ara*, de *qrats* et de *qš*, où nous pouvons voir deux suffixes, dont *q* (*ca*?) et le *š* du génitif; et alors *qratsš* serait une variante de *qratsca*, ce qui confirmerait mon hypothèse d'une signification «municipale» pour ce dernier mot. Je trouve sur les médailles, une terminaison semblable dans *hilaucu*, *hilauces*, *hilaukes*, *hilauciqš* (avec *šhš* au revers), *hilauceiaš* où il y a de plus la *dérivée* locative *cu*, *ke*, *ci*. On trouve aussi *arailiqš*, *aratsš* (et *arats*), *calaqriqš*, *eoalaqš*, *gthlqš*, *ecailqš*, *ilaca(p)šq*, *lhuitšqš*, *lipaqš*, *molqš*, *oeltiqš*, *pulaqš*, et peut-être *segsanhš*, dont quelques-uns varient: *esailigš* (de gauche à droite), et *esailq* (de dr. à g.); *gths*, *gthgs*, *glrn*, *gthlqš* (de dr. à g.); *molqm*, *molqš*, *molqš* (de dr. à g.). Ces trois derniers noms sont de la région d'Obulco, dans la Bétique orientale, région mixte peut-être au point de vue linguistique.

Dans le plat d'argile de Ségovie, où les inscriptions vont de droite à gauche, on retrouverait la terminaison *ose* ou *se* que j'ai supposée optative; mais est-ce la même langue, le même dialecte?

III. Nous avons vu que *aredc* et analogues ont un caractère funéraire à peu près certain. Deux autres mots paraissent avoir le même caractère; nous les trouvons inscrits sur deux pierres trouvées à Sagonte et qui ont disparu, et sur une troisième qui est conservée à Valence:

- XXVIII. *Nerseatn.*
īlcatne.
 XXIX. *Nersnatn.*
īlcatnde.
 XXXI. b *ilcatn. nskd.*
otcr. ēīnen.
s... n....

Il paraît difficile de voir dans *ilcatne*, *ilcatnde*, *ilcatn*, un nom propre,

car le même individu aurait eu trois sépultures. Le mot *nersnatn* ou *nerseatn*, dont *nskd* ne diffère pas très sensiblement, ne doit pas être non plus un nom personnel. Faut-il rappeler que *ner* est le radical de «Narbonne», *Narbo Martius*, *Nerhn* en ibère? Quoi qu'il en soit, si *nersnatn*, *nerseatn*, *nskd* sont un seul et même mot, ou des mots analogues de sens, il faut remarquer que le *n* final des premiers ne se retrouve pas chez le dernier, mais qu'il revient deux mots après, comme si ces deux mots étaient des adjectifs, des compléments déterminatifs. Remarquons de plus l'interversion de *ilcatne* ou *ilcatnde* qui est au premier rang en XXXI et au second en XXVIII et XXIX. Si je n'ai pas eu tort de supposer que *e* est une finale verbale et *n* peut-être le signe du locatif, nos trois légendes diraient quelque chose comme ceci: «XXVIII. XXIX. En ce séjour il repose, il gît», et «XXXI. Il repose en ce séjour respectable, sacré (?)». Le nom propre aurait pu être ajouté dessous ou à côté.

IV. A ce propos, si je reprends les inscriptions commençant par *arede* et ses variantes, elles se présentent ainsi:

VI. *arede. antqlaur. andlsldu.*
Fulvia lintearia.

VII. *hic. est. sit...*
arethg. adu... sacarith.

XXIII. *arede. sicdun. inēin. nereildun. d...*

XXV. *are. dc. aiuni. ñiscac. khln. a.*

XLII,a. *areqr* ou *aredk.*

De ce n° XLII,a, M. Hübner dit: «Catinae (Catania) in Sicilia in museo P.P. Benedictinorum, exstat vasculum (oenochce) Graecum pictum (figurae rubrae sunt in fundo nigro, altum m. 0. 19, exhibens mulierem sedentem, quae dextra pateram tenet, artificii non elegantis, quod saeculo fere quarto adscribitur. Iuxta in fundo litteris accurate incisus inscriptum est...» L'irrégularité de l'orthographe est sans doute le fait d'un graveur étranger à la langue dont on lui avait donné un mot à écrire.

Mais on peut se demander quel rapport il y a entre un vase vinaire, une femme tenant une coupe, et un mot paraissant avoir le sens de «monument funéraire». Serait-ce que ce mot signifierait proprement «repos, oubli, libération», par allusion au rôle consolateur souvent attribué au vin, à l'influence censée reposante de l'ivresse?

Dans les quatre autres légendes, les mots qui suivent sont probablement des noms et des titres ou des qualités. *Atnqlaur. andolsdu* est-il, comme l'a supposé M. Hübner, la traduction de *Fulvia lintearia*? Mais alors, je croirais plutôt que c'est *andlsldu* qui serait *Fulvia*; ce mot est

d'ailleurs composé, comme aussi l'autre; les deux expressions latines sont assez complexes et l'ibère aura eu besoin de périphrases pour dire «fauve» et «lingere» (ou «tisserand»).

Dans le n° XXVI, remarquez le suffixe *-dun*, *sicdun*, *nerieldun*. *Ner* rappelle *Nerhn* «Narbonne»; *eildun* est-il parent de *l'eildul* qui constitue à lui seul l'inscription n° XXXI? Malheureusement tout cela est fragmentaire. Ce n° XXXI devait peut-être être joint à l'un des n°s XXVIII, XXIX, XXXI. b, et était sans doute un nom de personne. *Dun* serait un suffixe, une dérivative nominale; nous avons les combinaisons *dunic*, *unic*, *nik*, *ic*, *in*, *ni*, *an*, *can*, *canik*.

V. Ces deux dernières terminaisons se lisent sur le n° XLI, la coupe en argent sans pied, découverte en 1618, près de Cazlona; elle est aujourd'hui au musée du Louvre. Elle contenait, quand on l'a découverte, 683 pièces de monnaies. M. Hübner a supposé que c'était une sorte de caisse, comme disent les commerçants, contenant le trésor d'un individu dont le nom serait gravé sur la coupe. On y lit: *Incanik goaercan* que M. Hübner interpréterait volontiers: «Loncanicus Goercani filius»; je croirais plutôt que *Incanik* serait un nom de pays, et *goaercan* un nom de personne au locatif ou au datif: «à» ou «pour Goerca de Lonca (?)».

VI. Faut-il également voir un nom ou deux noms sur l'anneau d'argent trouvé, il y a une soixantaine d'années, dans un tombeau? Orné d'un onyx, où est gravée une tête d'homme barbu, aux cheveux crépus regardant à senestre, il porte la légende *slšdotce*. Si, comme je l'ai suppose, e final est une terminaison verbale, ce *ce* peut-être une sorte d'optatif ou d'impératif, *vale* ou *cave* par exemple; ou peut-être un passé «il a réussi, il a été heureux», etc. (N° V de Hübner).

VI. Je retrouve *ce* ou *ke* sur le cippe (n° IV) de Barcelone, cippe funéraire, dit M. Hübner, et non votif, où est écrit *nuce iltra zui*, ce qui pourrait signifier «Nuce, d'Ilerda, a été mise ici (hic sita est)». Je croirais plutôt que le nom serait *iltra* ou *iltrazui* et que le verbe signifierait *nuke*, quelque chose comme «vixit».

D'autres inscriptions, qui paraissent également funéraires, contiendraient des noms de personnes: *lehd* (I), *shsirn* (II), *sršs eolio* (VIII); *ekemos* (XII), etc.; un fragment bilingue (XXXI, a.) porte: «Fabius. M. L. Isidorus... *drhothñnen.h*:.. *drho* est-il un reste de la transcription ou de l'adaptation d'Isidorus?

J'arrête ici cette tentative d'étude qui ne me paraît à moi-même qu'une série de conjectures aventureuses, Je ne l'ai entreprise que par accident, si j'ose m'exprimer ainsi, le hasard d'une recherche ayant amené sous mes yeux l'invitation que semblait m'adresser M. Hübner:

«Speramus fore, si ad studia haec examinanda redierit vir doctissi-

mus, ut lectionem sane scripturae ibericae aliquantum profecisse reperiatur». Dans cette tentative je me suis laissé conduire par ce qu'Alexandre Dumas appelle «le fil des inductions, ce fil qu'aux mains de l'abbé Faria, Dantès avait vu guider l'esprit d'une manière si ingénieuse dans le dédale des probabilités». Et j'ose conclure:

1° Que la langue parlée jadis en Espagne, au N. et à l'E., écrite de gauche à droite à l'aide de l'alphabet ibéro-phénicien, était une langue agglutinante très développée, sans doute incorporante, peut-être polysynthétique;

2° Qu'elle avait un système phonétique assez simple, qu'elle n'avait pas d'articulations spéciales, et que sa prononciation ne devait avoir rien de bien difficile;

3° Que, parmi les nombreux suffixes dont elle se servait, on peut signaler les suivants: *s* ou *š*, «de» génitif, *n* «a, dans, chez, par», *ik* «de, ex, origine», *ei* ou *ai* adjectif ou participe; *e*, en 3^e pers. sing. du verbe avec une consonne précédente marquant le temps;

4° Que cette langue était tout à fait différente du basque.

Cette dernière conclusion sera peut-être la seule à laquelle souscriront mes lecteurs. Je répète, moi-même, que tout le reste est bien audacieux et bien hasardé; je compte d'ailleurs reprendre cette étude plus à loisir. Aujourd'hui, je n'ai guère fait qu'une exploration préliminaire, sans m'occuper aucunement des diverses autres tentatives qui ont été précédemment faites. Mais où trouver la solution du problème? Ah! si l'on pouvait découvrir une inscription bilingue, complète, de cinq à six lignes au moins!

En attendant, nous sommes réduits à des hypothèses dont le lendemain montre la fragilité, à des propositions, à des imaginations séduisantes, mais qui s'effacent comme les plis des vagues à la surface des eaux, qui passent sans rien laisser après elles, comme ces astres rapides qui traversent l'atmosphère, comme ces bruits confus qu'on croit entendre dans les profondeurs des forêts, dans l'ombre des nuits, comme les amours de Didon, comme les serments de Thésée,

Quae cuncta aërii discernunt irrita, venti!

JULIEN VINSON.